

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

054

1543

Canadien

LE MENESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 22 AOUT, 1844.

No. 10.

SOMMAIRE:—POUR LES PAUVRES, (Poésie); INES DE TOLEDE, (suite et fin); AMOUR ET HYMENEE, (Poésie); CHŒUR DE CARMAGNOLA, (Manzoni).

Poesie.

POUR LES PAUVRES.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde,
Quand partout alentour de vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux, miroirs, balustrés,
Candelabres ardents, feux éclatants des lustres,
Et la danse, et la joie au front des conviés ;

Tandis qu'un timbre d'or, sonnait dans vos demeures,
Vous change en joyeux chants la voix grave des heures,
Oh ! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent, dans les carrefours sombres,
S'arrête, et voit danser vos lumineuses ombres

Aux vitres du salon doré ?

Songez-vous qu'il est là sous le givre et la neige,
Ce père sans travail et que la faim assiège ;
Et qu'il a dit tout bas : " Pour un seul que de biens !
" A son large festin que d'amis se récrient !
" Ce riche est bienheureux, ses enfants lui sourient !
" Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens ! "

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau,
Et, sur un peu de paille étendue et muette,
L'aïeule, que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau !

Car Dieu mit des degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le poids de leurs peines ;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés.

Tous n'y sont pas assis également à l'aise :
Une loi, qui d'en bas semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : Jouissez ! aux autres : Enviez !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable,
Et fermente en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où son regard s'attache ;
Oh ! que ce soit la charité !

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre,
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant ;
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : " Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang ! "

Que ce soit elle, oh ! oui, riches ! que ce soit elle
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets, dentelle,
Perles, saphirs, joyaux toujours faux, toujours vains,
Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes,
Arrache tout à pleines mains !

Donnez, riches. L'aumône est sœur de la prière.
Hélas ! quand un vieillard, sur notre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux ;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies,
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez ! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles ;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit ;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges ;
Afin d'être meilleurs ; afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit.

Donnez ! il vient un jour où le monde nous laisse.
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez ! afin qu'on dise : " Il a pitié de nous ! "

Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez ! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel ;
Donnez ! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel !

VICTOR HUGO.

Les Feuilles d'Automne.

INES DE TOLEDE.

(Suite et fin.)

V.

LE COMLOT.

(Suite.)

—Eh bien (j'en demande bien pardon à M. de Los Herreros, dont Dieu me garde de vouloir offenser en rien le haut caractère), la première condition, c'est que mon mariage avec lui n'aura pas lieu ; la seconde, c'est qu'une certaine personne que je désignerai le remplacera dans cette circonstance ; la troisième, enfin, c'est que, le complot ayant réussi, et cela à la plus grande satisfaction de tous ceux qui y auront adhéré, la personne dont je veux parler sera présentée à l'agrément de sa majesté pour les fonctions de secrétaire intime de ses commandements. Ces trois conditions sont-elles acceptées ? ajouta Inès d'un air tout à la fois timide et résolu.

Los Herreros était stupéfait ; non moins étonné que lui, Mme. des Ursins cherchait à expliquer à sa pupille l'impossibilité de ce qu'elle exigeait. Loin de faire réussir l'entreprise, elle la ferait ainsi complètement échouer. Le marquis, dont la main d'Inès devait être la récompense, se retirerait sans doute d'un complot dont son attachement pour Albéroni l'avait longtemps éloigné ; et auquel il n'avait consenti enfin à apporter son influence que dans l'espoir d'obtenir de Mme. des Ursins la main d'Inès, dont il aimait la personne et dont il convoitait l'immense fortune.

Mais dona Inès tint bon contre les observations, les menaces et même les supplications de la princesse. Elle répondit que le marquis n'en serait pas moins gravement compromis pour s'être retiré trop tard de la conjuration, et qu'il y allait de son salut comme de ce lui de tous les autres qu'on accédât aux conditions qu'elle imposait.

Mme. des Ursins prit alors le marquis à l'écart. Tous les seigneurs qui étaient désintéressés dans la question, et chez qui l'espoir était revenu, avaient déjà tenté vainement, l'un après l'autre, de le faire consentir dans l'intérêt général aux propositions de sa fiancée. Le vieux et fier chambellan, blessé dans son amour-propre autant que dans son ambition, jurait par tous les saints, et ils sont nombreux en Espagne, qu'il aimait mieux cent fois se retirer et même se perdre avec les autres que de subir un pareil affront. Mais lorsque l'adroite princesse lui eut parlé à l'oreille, il revint tout à coup sur ce qu'il avait juré de ne pas faire, et donna, au grand étonnement de tous, son plein et libre consentement.

C'était tout ce que dona Inès demandait. Elle se retira quelques instants pour faire rédiger par écrit le traité qu'elle venait de conclure, et pour faire prévenir la personne qui, suivant elle, portait toutes les destinées de la conjuration.

Une demi-heure après, Féliciano, dont elle avait indiqué le nom et la demeure, était introduit dans l'assemblée, timide, incertain, ne sachant pas le premier mot de ce qu'on attendait de lui, mais obéissant aveuglément à l'ordre de comparaître que lui avait dépêché Inès. Un mouvement général d'étonnement accueillit l'entrée du jeune bachelier.

VI.

UNE PERFIDIE.

L'aspect de Féliciano produisit un effet général de surprise et de désappointement dans l'assemblée des nobles conjurés. On avait compté sur un héros de haute taille, au front large, à la moustache épaisse, à l'air intrépide ; et voilà qu'au lieu de cet auxiliaire imposant, on voyait venir un jeune homme aux cheveux longs, à l'œil bleu, au regard tendre, à la voix douce et au pourpoint usé.

On se crut mystifié par dona Inès. La terreur s'empara de nouveau de quelques esprits. Toutefois on attendit, pour se prononcer, les éclaircissements. Féliciano, son beret bleu à la main, promenait de tous côtés un regard ébahi, timide, se demandant mentalement au milieu de quelle réunion l'ordre de sa jeune maîtresse venait de l'amener.

Le duc d'Escalona qui, en qualité de maître du logis, présidait l'assemblée, fit s'approcher Féliciano et l'interrogea. Il lui demanda son nom, sa demeure, son état, questions invariablement les mêmes dans tous les pays du monde. Il lui fit ensuite une allocution sur les nécessités que réclamaient le bien, l'honneur et l'avenir du pays. L'Espagne était sa seconde patrie, sa seconde mère. Féliciano, quoique Italien d'origine, se devait entièrement à elle. Enfin, abordant l'objet principal, celui pour lequel on l'avait fait venir.

— Sans doute, lui dit-il lentement, on vous a mis au courant de ce qui nous rassemble ici ?

— Monseigneur, balbutia le bachelier, je...

— Vous savez que nous n'agissons que dans l'intérêt du trône ?

— Si monseigneur voulait permettre...

— Que nous n'avons que de pures et loyales intentions ?

— Mais, Monseigneur, souffrez que...

— Il n'est pas non plus que l'on ne vous ait parlé de la gravité de nos projets, car ils sont de la plus haute importance !

— Je veux bien le croire, Monseigneur, cependant...

— On ne vous aura pas caché que, quoiqu'il advienne, le silence le plus absolu vous est imposé ?

— Oh ! monseigneur, on me ferait subir la question qu'on ne m'arracherait pas un mot ; ce serait impossible, et c'est précisément pour cette raison que...

— On vous a dit, et je crois devoir vous le répéter, que la délation serait implacablement punie ?

— La délation est une chose odieuse. Mais, pour qu'il pût y avoir délation, il faudrait d'abord que votre excellence...

— Que la mort irait partout frapper le parjure ?

— En ce cas, Monseigneur, ma vie est bien en sûreté, car...

— Répondez. Ne connaissez-vous aucun des nobles assistans ?

Féliciano se retourna, et après avoir examiné rapidement les spectateurs, il fit un signe de tête négatif.

— Jurez donc, reprit le duc en étendant sur une table son épée dont la poignée figurait une croix, jurez sur ce signe sacré de ne jamais rien révéler à personne de ce que vous avez appris là, de ce que vous allez apprendre encore.

D'abord effrayé de tant de solennelles précautions, Féliciano ne savait à quelle résolution s'arrêter. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait était pour lui un problème qu'il cherchait vainement à résoudre. Mais enfin, se rappelant que le personnage qui l'interrogeait lui avait annoncé qu'il allait en apprendre davantage, et pensant que ce davantage suffirait peut-être pour le tirer du dédale où il se trouvait, il répondit en posant sa main sur l'épée :

— Je le jure !

— Je crois inutile, lui dit le président, de vous rappeler que tout bon Castillan (ce que vous êtes dorénavant) doit donner sa vie pour sa parole ?

— Absolument inutile.

— C'est fort bien, maintenant, exposez-nous ce que vous savez.

— Ce que je sais ! mais sur qui ? sur quoi ?

— Sur le compte de la personne que nos efforts communs doivent tendre à renverser.

— Mais, Monseigneur, que voulez-vous que je vous dise ?

— Tout ce que vous savez ; tout, sans omettre la plus petite particularité.

— Cela me serait vraiment difficile.

— Auriez-vous peur de vous compromettre ? Vous êtes ici en bonne compagnie ; rassurez-vous.

— Je n'en doute pas. Seulement...

— Quoi ? Qui peut vous retenir ?

— Une raison des plus simples.

— Mais encore ?

— C'est que, Monseigneur, répondit humblement le bachelier, la première condition pour révéler, c'est de savoir, et que moi, pauvre inconnu dans Madrid, je ne sais absolument rien de ce que vous me faites l'honneur de me demander.

A ces mots, des murmures prolongés, menaçants, s'élevèrent. On taxa de ruse et d'impertinence ce qui n'était qu'ignorance et naïve-

té. Peu s'en fallut que quelques-uns des plus emportés ne châtiassent à l'instant même l'insolent jeune homme. Le duc d'Escalona lança à Feliciano un regard furieux et lui dit :

—Oubliez-vous devant qui vous êtes et à qui vous parlez ?

Puis se rappelant que Feliciano prétendait l'ignorer :

—Apprenez, ajouta-t-il, que vous êtes en face des plus hauts seigneurs de l'Espagne, et que vous leur devez déférence et respect.

Et comme le bachelier baissait la tête sans mot dire, il poursuivit :

—Persistez-vous à garder le silence ?

—Mais au nom du ciel ! s'écria Feliciano, que l'obstination de ses interrogateurs commençait à exapérer, que voulez-vous que je vous dise ? Je ne sais absolument rien.

Le cardinal Porto-Carrero prit alors la parole et dit avec calme :

—Peut-être serait-on bien en effet d'instruire ce jeune homme de ce qui vient d'être résolu en sa faveur il y a un instant.

—Qu'il parle d'abord ! répliqua impétueusement le marquis de Los Herreros. Il serait impolitique de lui livrer le résultat de nos décisions avant de savoir sur quoi nous pouvons compter. Rien ne nous assure encore qu'il possède, ainsi qu'on nous l'a dit, ce moyen infailible dont nous avons besoin. Et quand ce ne serait point un motif pour tenter sa cupidité, s'il nous est réellement dévoué, s'il veut franchement et loyalement servir notre cause, il parlera et nous apprécierons. Dans le cas contraire, qu'il y ait dissimulation ou ignorance, nous devons nous tenir sur nos gardes.

—Vous l'entendez, jeune homme, reprit le président. Si vous possédez contre lui quelques preuves, orales, écrites ou autres, qui puissent le perdre, livrez nous les d'abord, vous saurez ensuite la récompense qui vous est promise.

Feliciano endurait un véritable supplice. Que pouvait-il faire ? Que pouvait-il dire ? Par suite de quels événements se trouvait-il ainsi mêlé aux affaires de tant d'illustres personnes ? Que devait-il, en un mot, savoir qui pût les intéresser si gravement ? Si du moins dona Inès était là ? Mais où était elle ? Pourquoi l'abandonnait-elle dans un pareil moment ?

—Ne m'avez-vous pas entendu ? ajouta le président. Faudra-il que je vous répète

sans cesse la même invitation ? Si vous avez contre lui...

—Mais une dernière fois de qui voulez-vous parler ? répondit Feliciano avec impatience.

—Jeune homme ! jeune homme ! prenez-y garde ! La longanimité de l'assemblée est à bout !

—Mais, monseigneur, balbutia le chevalier, que cette menace était loin de rassurer, car il pouvait en apprécier la réalité par les gestes et la contenance des conjurés, vous vous êtes mépris sans doute. Je suis victime d'un quiproquo. Je vous le répète, je ne sais rien sur qui que ce soit, je ne possède rien, je ne puis rien vous dire.

—Pourquoi n'avoir pas fait cette déclaration dès le premier moment ?

—Eh ! monseigneur, je l'ai tenté vainement ; vous ne m'avez jamais laissé le loisir d'achever.

Une extrême agitation régnait dans l'assemblée. On ne savait plus qu'augurer d'une telle opiniâtreté, car on ne pouvait croire que dona Inès eût indiqué ce jeune homme sans savoir positivement à quoi s'en tenir. Il fallait donc qu'une raison majeure lui fermât la bouche.

Le cardinal Porto-Carrero prit de nouveau la parole.

—Je ne reviendrai pas, dit-il, sur la proposition que j'ai déjà émise, à savoir qu'il serait convenable d'instruire ce jeune homme de ce qui a été résolu en sa faveur. Cette considération pourrait l'engager à faire des révélations en lui montrant la récompense à côté du service ; mais puisque l'honorable marquis de Los Herreros s'y oppose, je crois que dans l'état des choses et pour éclaircir ce malentendu, s'il en existe un véritablement, le seul parti à prendre, c'est de rappeler dona Inès à l'effet de nous donner les explications nécessaires.

—C'est juste ! crièrent ensemble tous les membres ; il faut que dona Inès soit rappelée.

Quand la jeune femme reparut, chacun fit silence comme à sa première apparition. Feliciano tressaillit à son nom, et son aspect seul suffit pour le rassurer, bien qu'il ne devinât pas encore ce que l'on exigeait de lui. Sa physionomie devint rayonnante.

Dona Inès s'avança, calme, souriante et résolue. Interpellée par le président et par sa tutrice, elle répondit en remettant à la princesse un papier.

—Permettez-moi d'abord, madame, de pré-

senter à votre signature et à celle de M. le marquis de Los Herreros, cet écrit que je viens de faire rédiger en bonne forme, par un homme de loi, dans des termes vagues et précis tout à la fois, qui ne révèlent rien mais qui consacrent tout.

—Qu'est-ce encore ? demanda le marquis en fronçant le sourcil.

—Une simple formalité, Vous pouvez du reste en juger vous-même, dit la rusée jeune femme en lui faisant passer le papier.

C'était la ratification de l'engagement pris par le marquis de renoncer à la main d'Inès, et de la promesse faite par Mme. des Ursins, sa tutrice, de lui laisser prendre Feliciano pour époux, avec promesse d'élever ce dernier au poste de secrétaire intime de sa majesté ; le tout, dans le cas où par les moyens au pouvoir du jeune homme, et selon le vœu secret des conjurés, le cardinal Boccanegra remplacerait le cardinal Albéroni dans les hautes fonctions de premier ministre. C'était ce désir important de faire rédiger cette ratification solennelle qui avait causé son absence au moment de l'arrivée du jeune bachelier.

La princesse signa sans hésitation. Il n'en fut pas de même du marquis, malgré les encouragements que la princesse lui adressait tout bas, irrité de ce qu'on eût osé lui préférer un misérable écolier, il repoussait dédaigneusement la plume que lui tendait Inès. Toutefois, après bien des hésitations, il se décida à donner sa signature pour satisfaire les exigences de la réunion tout entière, qui reclama vivement l'exécution des engagements contractés en sa présence.

Cette conquête faite, dona Inès remit la ratification à Feliciano, après quoi, s'adressant par convenue à sa noble tutrice, elle raconta comment il était venu à sa connaissance que Feliciano, à qui elle avait dû autrefois la vie, possédait par hasard des preuves manifestes de la criminelle passion d'Albéroni pour la reine. Elle termina en disant que si Feliciano avait gardé le silence sur ce fait, c'est qu'il n'avait pas eu le temps d'être prévenu par elle de ce qu'on allait lui demander. Elle ajouta qu'elle avait espéré qu'on l'appellerait elle-même au moment de l'interrogatoire du bachelier, et qu'elle lui apprendrait quel était le service décisif qu'il pouvait rendre à la réunion, à chacun de ses membres et à l'Espagne entière.

Cette déclaration d'Inès calma les esprits et leur rendit toute leur confiance. Toutefois, son assertion relative au cardinal Albéroni avait besoin de preuves. Elle le sentit et s'avança vers Feliciano, qui déjà tenait à la main et regardait avec étonnement le brouillon de son épître, sans en comprendre encore toute l'importance. Elle prit le précieux papier, et le tendant à Mme. des Ursins.

—L'échange est désormais complet, dit-elle gracieusement ; nous avons notre gage, voici le vôtre.

Mme. des Ursins lut le billet, et convaincue de l'authenticité de l'écriture, elle le passa triomphalement au duc d'Escalona, qui le remit ensuite au marquis de Los Herreros, des mains de qui il sortit pour aller faire le tour de la salle.

Les conjurés furent transportés de joie à la vue de la galante et criminelle épître du cardinal ministre. Tous voulaient se rendre sans tarder chez le roi pour porter à sa connaissance les coupables tentatives de son favori. Il fallut pour les contenir tout le sang-froid de Mme. des Ursins. La prudente princesse, mûrie par l'âge et par l'expérience, représenta sagement qu'une pareille démarche inspirerait à Philippe V des soupçons. Il pourrait y voir les apparences d'un complot, et refuser de croire à l'accusation, malgré une évidence que le cardinal pourrait contester en désespoir de cause et expliquer d'une manière beaucoup plus évangélique. Il valait donc mieux, suivant elle, attendre au lendemain, à l'heure du petit lever. Profitant du moment où Hersent, le *guarda roba*, serait occupé ailleurs pour préparer le vêtement du jour de sa majesté, Los Herreros pourrait amener l'entretien sur Albéroni, l'accuser vigoureusement et le confondre. Cet avis prévalut.

A peu près certaine du succès, l'assemblée n'avait plus qu'à se dissoudre en attendant patiemment le résultat de l'accusation qui serait portée par le marquis ; et Feliciano allait se retirer comme les autres assistants. Mais tout à coup l'ombrageux chambellan arrêta de la voix les seigneurs qui déjà se disposaient au départ, et demanda que l'on retienne le jeune bachelier prisonnier jusqu'au lendemain, alléguant que dona Inès ayant cru devoir prendre ses précautions contre lui, marquis d'Herreros, il était juste qu'il usât de réciprocité, sinon envers elle, du moins envers son futur époux.

Toute superflue qu'elle parût, cette mesure lui fut accordée. Feliciano, sur un signe de dona Inès, y accéda. Qu'était-ce qu'une captivité de quelques heures, comparée au bonheur qui l'attendait désormais !

Cela fait on se sépara.

Il pouvait y avoir une heure que le bachelier subissait sa détention provisoire, devant une table sur laquelle on avait servi un dîner aussi copieux que délicat. Plongé dans un grand fauteuil en cuir de Cordoue, il lisait au dessert, pour digérer plus agréablement, *les Aventures de Lazarille de Tormès*, lorsque dona Inès entra tout à coup, pâle et tremblante, malgré la fermeté habituelle de son caractère.

—Grand Dieu ! señorita, qu'avez-vous ? dit-il en la soutenant dans ses bras.

—On nous a trompés, indignement trompés ! balbutia la jeune femme avec précipitation. Les traîtres ! Fuyez, mon ami, fuyez ! ils vous ont promis ma main, et ils ne tiendront jamais leur promesse. Je les ai entendus. Il y va de votre sûreté, il y va de votre bonheur !

Voici en effet ce qui s'était passé à l'issue de la réunion, tandis que le pauvre bachelier se livrait tranquillement aux douceurs gastronomiques de sa captivité. Mme des Ursins savait que, loin d'avoir aucun motif de haine particulière contre Albéroni, le marquis lui était en quelque sorte dévoué, ainsi que nous l'avons dit ; car c'était à lui qu'il devait sa position brillante à la cour, et qu'il conservait, malgré les envieux, tout son crédit auprès du roi ; qu'en conséquence, il n'avait consenti à faire partie du complot qu'à la condition expresse que la princesse, qui était la plus intéressée au succès, lui donnerait la main de sa riche pupille. Or, l'intervention de Feliciano annulait tous ces arrangements, puisque la main d'Inès devait être sa récompense. Le marquis avait donc parlé tout d'abord de se retirer d'une entreprise qui ne lui offrait plus aucun intérêt. L'astucieuse princesse l'avait pris à l'écart, dans l'assemblée, comme nous l'avons vu, et l'avait déterminé à donner son assentiment au mariage d'Inès avec Feliciano et à persister néanmoins dans la conspiration. Quand l'assemblée se fut dissoute, le marquis et la princesse eurent, en présence du duc, une conversation beaucoup plus explicite.

—Qu'avez-vous à craindre ? lui avait-elle dit. Réussissons, nous serons assez forts pour

apaiser toutes réclamations ou pour briser toute résistance. Le jeune homme est pauvre. S'il est nécessaire, on l'enrichira et on le renverra dans son pays. S'il est récalcitrant, on le fera disparaître de force et on le chassera d'Espagne comme étranger, aussi pauvre et aussi faible qu'il y est venu.

—Soit ! dit le marquis, mais il y a d'abord une double précaution à prendre, c'est de nous assurer de la charmante personne et de le débarrasser de l'engagement qu'il a maintenant en sa possession.

—Rien de plus facile, dit à son tour le duc ; quelques-uns de nos gens suffiront à exécuter cette double besogne.

Tel était l'entretien que dona Inès, que de vagues soupçons tenaient attentive, avait surpris sans être aperçue.

Et elle accourait, la terreur dans l'âme, en prévenir Feliciano.

—Mais comment fuir ? demanda ce dernier. Ne savez-vous pas que je suis ici prisonnier ?

—Oui, repartit vivement la jeune femme ; mais ce palais est plein d'issues secrètes. Venez, venez, nous en trouverons peut-être une qui ne sera point gardée. Une fois dehors, nous sommes perdus si vous ne parvenez à reprendre le brouillon de lettre que vous leur avez confié et qui est dans les mains du marquis.

—Mais comment le pourrai-je ?

—Je vous le dirai ; mais venez, je les entends qui s'approchent. Une minute de plus ici, et tout est perdu !

Feliciano ne se fit pas répéter l'invitation. Il suivit Inès à travers le dédale de cet immense palais ; des pas pressés en ébranlèrent bientôt les vastes corridors. Il leur parut évident qu'on était à leur poursuite. Heureusement ils purent échapper à toutes les recherches, et en peu d'instants ils eurent franchi le seuil sans avoir été aperçus.

VII.

UNE NUIT D'ANGOISSE.

—Vous voilà donc enfin ? par Saint Jacques, j'étais en peine de vous, dit Carmina ; mais qu'avez-vous donc ? mon Dieu !... il s'évanouit... Domingo ! Domingo ! Mais vite donc ! Il va mourir, je crois : Domingo !...

Aux cris de sa femme, Domingo qui se reposait accourut en hâte et faillit, dans sa précipitation, heurter Féliciano qui gisait sans mouvement sur le parquet.

—Quoi ! Féliciano ! Grand Dieu, que lui est-il arrivé ? est-il blessé ? qu'a-t-il... ! Comment... ? Vite, Carmina, du vinaigre, du piment, du... tout ce que tu as. Pauvre jeune homme ! Sans doute, encore ses maudites affaires d'amour, ses folies ; je lui avais toujours dit, moi, que cela tournerait mal, oh ! il n'est pas blessé, toujours : le voilà qui respire... s'il avait étouffé ! Portons le sur son lit.

Et les deux époux le prirent dans leurs bras, le déposèrent sur des coussins et lui firent avaler une dose de vinaigre et de piment qui eût réveillé un mort.

Féliciano ouvrit peu à peu les yeux, porta une vue égarée sur ce qui l'entourait et prononça à plusieurs reprises ces mots sans liaison :
 « Comment fuir ?.... des gens armés... fuyons ! » Puis revenant à lui : suis-je en sûreté ? ils vont venir sans doute.

—Mais qui donc ?

—Le marquis, les gens armés.

—Que voulez-vous dire ?

Féliciano continuant sans leur répondre :
 Et elle, ils l'ont maltraitée peut-être ! dona Inès ! dona Inès ! oh ! une épée, Domingo, un poignard ! je veux la défendre ! Lâches ! attaquer une femme ! Lâches !....

Appaisé par ses hôtes, Féliciano put enfin leur raconter la scène qui s'était passée chez le duc d'Escalona et dans laquelle il avait joué un rôle si pénible, si singulier, et auquel il ne comprenait rien encore.

Sur ces entrefaites, un homme portant la livrée de la maison de Tolède, entre en courant dans la *fonda* et donnant à la ménagère un billet cacheté :

Pour Don Féliciano, dit-il. Et il sortit.

—As-tu entendu, Domingo ! Pour Don Féliciano ! est-ce que ce cher Bembolino serait anobli ? Voyons plutôt. Et ils montèrent à la chambre de leur protégé.

—Pour Don Féliciano, dit Carmina, en lui remettant le billet.

Le jeune homme en brisa le cachet en tremblant ; puis ses yeux, qui le parcouraient, se couvrirent d'abord d'un nuage sombre.

Les deux époux pâlirent. *Santa Virgen* ! dit l'hôtesse, encore un malheur sans doute !

—Féliciano ne répondait pas ; il pressait avec délices le billet sur ses lèvres, puis il lisait encore et le pressait de nouveau sur son cœur.

Il a le délire, pensa Domingo. Mais mon jeune ami, de qui est donc ce billet ?

—De qui ? d'elle... de dona Inès.

—De dona Inès ! bien vrai ? s'écrièrent-ils en se signant.

Voyez, dit Féliciano en leur passant le billet. Domingo lut à haute voix ce qui suit :

« Senor,

« Dans une circonstance aussi critique, le besoin, la raison parlent plus haut que les convenances, et je me suis résolue à une démarche qui d'ailleurs ne doit être connue que de nous.

« Notre fuite du palais du duc d'Escalona a mis en émoi tous les seigneurs associés au complot et bien qu'ils aient entre leurs mains la preuve écrite de la conduite du Cardinal, ils ne sauraient en faire usage sans vous qui seul pouvez en prouver l'authenticité. Il me serait facile de leur procurer ce moyen ; mais comme ils pourraient encore spéculer sur votre faiblesse et nous payer de promesses qu'ils ne seront jamais disposés à tenir, ils ne sortiront d'embarras que lorsque il en sera temps pour notre intérêt, et que j'aurai eu du Roi lui-même le consentement à notre union. En attendant ils vont faire jouer tous les ressorts en leur pouvoir pour s'emparer de vous. C'est pourquoi, après que vous aurez pris connaissance du contenu de ce billet, vous vous rendrez sans délai et sous un déguisement quelconque dans l'hôtel du Levant, au faubourg de Grenade, et là vous demeurerez jusqu'à ce que je vous envoie quérir.

« Reposez-vous, pour notre bonheur futur sur les soins et la vigilance de Dona Inès. »

—Heureux jeune homme ! dit Domingo, en serrant la main de son ami ; je commence à croire que nos illusions peuvent se réaliser et en présence de pareils faits mon scepticisme, je l'avoue, commence à s'ébranler. Mais partez, fuyez vite : qui sait si les sbires de ces tyrans subalternes n'ont pas éventé votre piste ? il faut leur donner le change. Voyons, prenez cet habit—Bien, il vous sied à merveille—Si le duc d'Escalona vous rencontrait ainsi déguisé, je parie qu'il vous demanderait plutôt des nouvelles des vignobles de Séville que du madrigal de

son Eminence. Mais ce n'est pas tout. Mes baboches, Carmina, apporte mes baboches ?

La digne senora ne se fit pas répéter deux fois l'invitation, et elle revint avec une énorme paire de baboches de cuir fauve qui se fait avec la peau des chamois de la Catalogne.

Avec l'aide de ses hôtes Feliciano parvint à les chausser, et après qu'il eût couvert son chef d'un *boneta* de feuilles de palmier, à rebords immenses, personne n'eut pu, sous cet accoutrement de vigneron, reconnaître le pauvre licencié de Salamanque.

—Partez, dit Domingo, et que Dieu vous garde !

—Que San Francisco vous protège ! ajouta Carmina émue jusqu'aux larmes.

Neuf heures sonnaient à l'horloge d'un *Faro* voisin : la nuit était belle, belle comme ces nuits qui ne se retrouvent que sous le ciel de l'Espagne, de la Provence et de la Grèce. La lune n'éclairait pas encore de ses rayons d'or pâle l'orguellense Cité de Charles-Quint ; mais l'atmosphère pur, limpide et profond, cet atmosphère si poétique des tropiques, conservait encore la teinte rougeâtre des derniers rayons du soleil qui venait de se coucher derrière les sommets lointains des montagnes de l'Asturie. Le peuple de Madrid se promenait tout entier dans les rues et sur les *stradas*. Ici et là des enfants, de vieilles femmes criaient, les uns : *agua ! agua ! buena agua !* les autres, portant des cassolettes remplies de charbons ardents, chantaient sur un ton monotone : *Fuego ! fuego ! callo fuego por un escalino !* Et pour un escalin, le citadin allumait son *cigarito de la Havana*, fait à Madrid même. Ceux qui, peu favorisés des dons de Plutus, ne pouvaient boire un sorbet parfumé ou se rafraîchir avec des crèmes glacées, dans les salons d'un restaurant, se contentaient d'un verre d'eau qu'ils achetaient de l'aguadère. De distance en distance des groupes de curieux entouraient de pauvres enfants chantant pour émouvoir la charité publique ; mais bien des oreilles étaient sourdes à ce touchant refrain :

“ Mon père au champ d'honneur mourut pour la patrie ;

“ Sur la paille ma mère a cessé de souffrir !

“ Et moi, pauvre petit, dois-je sitôt mourir,

“ Quand à peine j'ai vu l'aurore de la vie ?

“ Passants, donnez à l'orphelin !

“ Vos fils dorment heureux sur le sein de leur mère...

“ La coupe de la vie pour eux n'est point amère...

“ Et moi, je meurs de faim ! ”

Seulement, quand un prêtre venait à passer, il s'arrêtait, et le denier de l'homme pieux tombait dans la sébile du pauvre enfant.

Ailleurs, d'autres groupes se formaient autour de vieilles sybilles décrépites qui, les yeux fermés, lisaient dans le livre de l'avenir les destinées toujours heureuses de quiconque les payait. Ainsi, tel qui avait au moins la mine de mourir à l'hôpital payait un demi-florin le plaisir de s'entendre dire : “ qu'il épouserait bientôt femme jolie, riche, aimable, et qu'il verrait les fils de ses fils jusqu'à la dixième génération. ” Et le lendemain peut-être, il était au cimetière—Pauvre humanité !

Au milieu de ce tumulte qui n'était pas nouveau pour lui, Feliciano courait plutôt qu'il ne marchait vers le Faubourg de Grenade, regardant sans cesse derrière lui. Tout lui faisait ombrage. Quelqu'un était-il posté au coin d'une rue, ce devait être un espion : rencontrait-il un alguazil, il s'imaginait voir à ses trousses tout un régiment de police, et le pacifique bachelier de doubler le pas et d'envoyer mentalement à tous les anges déchus tous les alguazils des deux Espagnes.

Il allait enfin toucher au terme de sa course. L'*Hôtel du Levant* étalait à peu de distance sa façade bigarrée de dorures et de peintures et éclairée par la lumière vacillante de deux reverbères ; Un soupir d'espérance s'échappa de sa poitrine si longtemps oppressée et il allait remercier le Ciel de l'avoir conduit sans naufrage au port, quand son pied heurta un objet massif qui gisait sur le sol et il tomba sur le corps d'un homme. Il se releva aussitôt plus mort que vivant. Ses mains néanmoins avait touché un objet qu'il ramassa sans réflexion et qu'il ne prit pas le temps d'examiner. Il le mit dans ses habits, se réservant à satisfaire là dessus sa curiosité quand il serait hors de danger ; Mais il n'y était pas encore.

Quelqu'un l'avait vu se relever et cacher quelque chose dans ses habits. Avant donc qu'il eût le temps de s'évader, il se sentit fortement serré à la gorge, et comme il faisait des efforts pour se dégager, la lame d'une épée brilla à ses yeux. Il se soumit donc, tout en protestant devant le Ciel de son innocence. Con-

duit devant le chef des alguázils, il ne put répondre autre chose aux interrogatoires qui lui furent soumis, sinon qu'il était innocent. Mais sur un ordre du chef, ses habits furent fouillés et on trouva sur lui l'objet qu'il avait ramassé et qui était un riche portefeuille brodé d'or.— Au même instant quatre hommes entraient dans la salle, portant le cadavre d'un homme qui avait été assassiné. Ses vêtements étaient riches, et les décorations de plusieurs ordres militaires se croisaient, souillées de sang, sur sa poitrine.

Tous les yeux se fixèrent alors sur le meurtrier supposé. Deux hommes le soutenaient; à la vue du cadavre il s'était évanoui.

Celui qui venait de tomber sous le fer d'un assassin était le chambellan du Roi, le Comte de Los Herreros.

Quand Feliciano revint à lui, il se trouva dans un cachot humide et sombre, les pieds et les mains solidement attachés, et une chaîne pesante fixée au mur latéral du cachot était rivée autour de ses reins.

Ce qui se passa alors en son âme se conçoit, mais ne saurait être exprimé. Aux douleurs physiques qui avaient reveillé ses sens se joignit tout ce que fait naître d'horreur et d'angoisse le sentiment d'une pareille position.

Mais retournons plus haut.

VIII.

LA PREUVE. — DÉNOUEMENT.

Albéroni marchait à pas pressés dans son cabinet; la pâleur de son visage trahissait l'émotion et l'anxiété qui agitaient son âme, et les rides qui sillonnaient son front étaient couvertes d'une sueur froide. Tout-à-coup un bruit de pas se fait entendre dans le corridor voisin, il prête l'oreille; le bruit approche et un capitaine des Archers est introduit.

— Eh ! bien, Monsieur le Capitaine, dit Albéroni, pâle comme la mort, que désirez-vous de moi ? Le Roi,...

— Pardonnez, Monseigneur, si je vous interromps, mais voici les ordres de sa majesté, que je suis chargé de vous transmettre, et il tendit à Albéroni un papier scellé des armes d'Espagne.

Le Cardinal le prit en tremblant et lut ce qui suit :

“ Monseigneur,

“ J'ai reçu ordre de sa Majesté de vous signifier que vous ayez à quitter Madrid sous les vingt quatre heures, et l'Espagne dans le délai de six jours, avec défense d'y reparaitre sans un ordre formel de sa part.

“ Tel est, Monseigneur, le bon plaisir de Sa Majesté.”

DON FELICIANO,

“ Comte de Castel Milo.”

Quelques heures plus tard le ministre tout puissant quittait Madrid et allait mourir de dépit en Italie.

Comment s'était opérée cette révolution si subite ? Le voici :

Les conjurés s'étant séparés pour attendre au lendemain le résultat de l'attaque projetée contre le Cardinal, le comte de Panola, l'un d'eux rencontra un de ses amis, le marquis Torrede auquel il confia le secret et le plan de la conjuration, et en même temps les espérances de succès qui, en se réalisant, devaient faire tomber sous le poids de sa propre grandeur le colosse, né d'un jour, qui avait imposé un joug si odieux à la fierté de la noblesse Castellane. Mais le marquis était une créature d'Albéroni. Feignant donc pour un instant d'entrer dans les vues des nobles seigneurs il laissa le Comte de Panola sous l'impression qu'il avait attaché à son parti un auxiliaire d'autant plus puissant qu'il serait moins soupçonné, et s'étant rendu en toute hâte chez le ministre, il lui découvrit tout ce qu'il avait appris du complot.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour le Cardinal qui, ne se faisant point illusion sur l'imminence et la grandeur du péril, se rendit en hâte chez le roi afin de détourner s'il était possible encore, le coup qui le menaçait.

Traduit dans la salle d'audience privée, il y vit dona Inès aux pieds de Philippe V.

— Je vous remercie, Monsieur le Cardinal, dit le roi, de ce que vous m'avez exempté le trouble de vous envoyer quérir. Aussi j'ava s bien besoin de votre présence en ce moment. Répondez, Monsieur le Cardinal, que dois je croire de l'accusation que cette jeune femme est venue porter aux pieds de mon trône ?

Sire, balbutia le Ministre, mon attachement à votre majesté et le zèle ardent que je professe pour les intérêt de la couronne sont un mérite que les envieux ne sauraient me pardonner.

Mais je compte trop sur l'estime dont m'a toujours honoré votre Majesté pour craindre les traits de la calomnie, et...

—Monsieur le Cardinal, dit le roi avec vivacité, pesez-bien les paroles que vous allez prononcer. Il ne suffit pas de vagues dénégations pour réfuter l'accusation qui pèse sur vous et qui est d'autant plus grave que la faute est moins compatible avec le saint ministère que vous exercez.—Il faudra démontrer jusqu'à l'évidence la fausseté des preuves qu'on s'offre de fournir, et si vous ne pouvez y réussir, vous apprendrez que ce n'est pas impunément qu'un sujet ose porter aussi haut ses vues criminelles. Sortez et soyez prêt à paraître devant moi quand il en sera temps.

Albéroni se retira, la confusion sur la figure et la rage dans le cœur.

Philippe V, se retourna seul avec la jeune Camériste. Eh bien, *senorita*, lui dit-il avec tendresse, ma promesse vous suffit-elle ?

Sire, répondit dona Inès les bontés dont votre Majesté me comble imprimeront dans mon cœur une reconnaissance qui ne peut être égalee que par le profond respect que j'éprouve pour elle.

—C'est assez, *Senorina*, il sera fait selon votre vœu ; mais pouvez-vous répondre que Don Feliciano ne s'est pas trompé ? Les conséquences, *Senorita*, sont si terribles que je ne puis prendre le dernier parti qu'après l'évidence la plus complète.

Allez, faites venir votre amant pendant que je vais mander le Comte de Los Herreros.

Dona Inès s'inclina respectueusement et sortit. Un archer qu'elle avait dépêché vers lui revint lui annoncer qu'il n'avait pas été vu à l'Hôtel du Levant.

En même temps, le Roi apprenait la nouvelle que le comte de Los Herreros, son Chambellan, avait été assassiné la veille au soir, comme il se rendait à son palais dans le faubourg de Grenade, par un jeune *vinaterio* sur lequel on avait aussi trouvé le portefeuille du Comte.

Le roi avait appris de Dona Inès que le madrigal autographe du Cardinal devait être dans ce portefeuille ; aussi, croyant voir dans l'assassinat du comte le fil d'une intrigue qui pouvait se rattacher au complot des Seigneurs, il résolut d'éclaircir immédiatement ses doutes

là-dessus, et ordonna que le meurtrier fut traduit devant lui avec les témoins.

Au bout de quelque instants, dona Inès se présenta et se jeta à ses pieds en poussant des sanglots qu'elle ne pouvait contenir. Elle avait appris de Domingo le malheur qui, en privant Feliciano de sa liberté, l'avait empêché de se rendre à l'hôtel du Levant.

Domingo, plein de sollicitude pour son jeune ami, l'avait suivi de loin à sa sortie de la *fonda*. Il avait tout vu, sa chute sur le corps du comte, son arrêt par un alguazil et son incarcération. Il avait vu aussi un homme, vêtu comme le sont les *banditti*, passer rapidement près de lui et entrer dans un cabaret, bouge infect dans lequel une dizaine d'individus déguenillés étaient attablés autour d'un muid de mauvais vin de ara. A son entrée, il fut accueilli par des bravos réitérés.

—Eh bien Paolo, dit l'un d'eux, la besogne est-elle faite ?

—Voyez, reprit le nouveau arrivé en jetant sur la table une bourse richement garnie. Au son de l'or, un murmure d'approbation s'éleva dans le cabaret.

Domingo en avait vu assez ; il courut informer le poste des alguézils, et au bout de peu d'instants celui qu'il désigna fut écroué avec ses complices dans la prison ; en attendant que l'affaire fut éclaircie.

C'était cette nouvelle que dona Inès venait apporter au Roi.

En même temps Feliciano entra dans la salle d'audience les mains enchaînées et le regard abattu. A la vue de dona Inès il reprit courage, et malgré la présence du souverain, il allait se jeter aux pieds de son amante ; mais le Roi le prévint.

—Qu'on lui ôte ses fers, dit-il et que chacun se retire.

Déarrassé de ses liens, le jeune homme courent se jeter aux pieds de Philippe qui le releva avec bonté.

Quand le Roi eut acquis la certitude de la criminelle audace du Cardinal envers la reine, il décora don Feliciano du grand Cordon de l'ordre de la Taison d'or et l'anoblit en lui donnant le titre de Comte de Castel Milo et les vastes domaines attachés à ce titre. Puis le présentant à dona Inès ; *senorita*, j'autorise votre union avec le SECRETAIRE INTIME DE MES COMMANDEMENTS et je veux qu'elle soit bénie

en ma présence dans la chapelle royale de l'Escurial.

Don Féliciano jouit toujours de toutes les faveurs du Roi. Le bonheur de posséder Inès ne fut troublé par aucun nuage, et les bienfaits de la fortune ne lui firent jamais oublier l'humble rang dont la Providence l'avait tiré, par des voies si extraordinaires.

(Fin.)

STANISLAS BELLANGER.

POESIE :—Nous destinons au *Ménestrel* les quelques vers qui suivent que nous voulons rajeunir dans ses pages ; ils sont de M. VICTOR VIAL et n'ont pas trop perdu de leur à-propos encore dans notre temps.—(L'*Aurore*.)

Dès l'âge d'or on vit l'Amour
Se brouiller avec l'Hymonée ;
D'un côté s'envola l'Amour,
De l'autre s'ensuit l'Hymenée :
De là des hymens sans amour,
Et des amours sans hymenée.

MADRIGAL.

Jaloux de conserver le calme de mon âme,
Je ne cherchais qu'à plaire, et l'on m'a fait aimer ;
Ainsi le papillon badine avec la flamme
Qui finit par le consumer.

VICTOR VIAL.

CHŒUR DE CARMAGNOLA.

On entend à droite un bruit de clairons, à gauche d'autres clairons répondent ; des deux côtés la plaine retentit sous les pas des chevaux et des fantassins. Là, dans l'air, on voit poindre un drapeau ; d'ici part un autre étendard déployé. Voilà une troupe qui s'avance en bataille ; en voici une autre qui marche contre elle.

Déjà l'espace a disparu entre les deux armées ; déjà les épées choquent les épées ; chacun vise de la sienne le sein de son adversaire ; le sang coule, le combat s'anime. Qui sont donc ces guerriers ? quels sont les étrangers qui ont apporté la guerre à ces belles contrées ? quels sont ceux qui ont juré de défendre le sol natal ou de mourir ?

Ils sont tous fils de la même patrie ; tous ils parlent le même langage ; l'étranger les dit frères, et leur commune origine est empreinte dans les traits de leurs visages ; ils ont tous été nourris par cette terre, maintenant ensanglantée, que la nature sépara des autres par les Alpes et la mer.

Ah ! quels d'eux ont levé les premiers sur leurs frères un acier sacrilège ? ô terreur ! ô combat exécration ! quelle en est l'exécration raison ? Pas un d'eux ne le sait : ils sont tous venus là, sans colère, ou tuer ou mourir. Achetés par un chef acheté, ils combattent avec lui sans demander pourquoi.

O douleur ! mais n'ont-ils ni épouses ni mères, ces guerriers insensés ! ou pourquoi les épouses, les mères ne courent-elle pas arracher d'un infâme combat leurs époux et leurs fils ? et pourquoi les vieillards, dont le cœur s'ouvre déjà aux chastes idées du tombeau, ne s'efforcent-ils pas de calmer les furieux par de sages paroles ?

Avec la même indifférence dont le villageois, assis à la porte de sa paisible chaumière, signale le nuage lointain qui va fondre sur des champs qu'il n'a pas labourés, ceux loin desquels ont combattu les bandes meurtrières, supputent entre eux les milliers de tués et content le désastre des villes incendiées.

L'on entend ici les enfants qui, avides des leçons de leur mère, apprennent d'elles à distinguer par des sobriquets guerriers, ceux d'entre eux qui grandissent pour tuer un jour. On voit là, dans la pompe brillante des veilles, les femmes faire paradé des colliers et des ceintures dont leurs amants et leurs époux ont dépouillé les veuves et les filles orphelines des vaincus.

O malheur ! ô malheur ! ô malheur ! la terre est au loin jonchée de morts ; la vaste plaine est inondée de sang ; le tumulte, les cris, la fureur redoublent. Mais déjà l'une des deux armées chancelle sur ses files rompues ; elle est prête à fléchir, elle fléchit, et l'amour de la vie renaît dans le vulgaire des guerriers qui n'espèrent plus vaincre.

Comme en l'air s'éparpille le grain lancé par le vent qui l'épure, ainsi dans les champs dalentour se dispersent les vaincus. Mais ils voient tout à coup devant eux se poster des bandes terribles qui leur barrent le chemin ; mais ils entendent de plus en plus proche, derrière eux, le galop formidable des chevaux.

Ils tombent tremblants aux pieds de l'ennemi ; ils rendent les armées ; ils sont prisonniers. Les bandes victorieuses couvrent de leurs cris les gémisséments des moribonds ; un courrier s'apprête ; il est en selle ; il prend une dépêche, la serre et part. Il presse son cheval du fouet et de l'éperon ; il dévore le chemin : tout s'émeut au fracas de sa course.

Pourquoi donc des maisons et des champs accourez-vous tous ainsi sur son passage ? quelle agréable nouvelle porte-t-il ? demande chacun empressé et curieux à son voisin. Malheureux ! vous savez d'où il vient, et vous le prenez pour un messager de joie ! Les frères ont égorgé les frères : la voilà, son horrible nouvelle !

J'entends de toutes parts des cris d'allégresse. Les temples ornés retentissent de chants, et d'hymnes cœurs s'élèvent vers le ciel, des hymnes et des actions de grâces que le ciel abhorre. Cependant, de la cime des Alpes l'étranger regarde l'Italie. Il voit les braves qui mordent la poussière ; il les voit et les compte avec une joie barbare.

Suspendez ce triomphe ; laissez là vos jeux ; hâtez-vous, complétez vos bandes ; vite ! vainqueurs ! à vos drapeaux ! l'étranger descend, il arrive, il est là ; mais vous êtes faibles, peu nombreux, dites-vous ? Ah ! voilà ce qui fait qu'il vous brave ! il vous attend avec assurance dans ces champs où vos frères sont morts.

Toi qui parus jadis trop étroite à ton peuple, toi qui ne sus pas le contenir en paix, Italie ! terre fatale ! tu es soulevée à ton tour par l'étranger ; c'est l'arrêt prononcé contre toi. Un ennemi que tu n'as pas provoqué s'assied insolément à tes banquetts ; il désarme le bras de tes rois et se partage la dépouille de tes fils insensés.

Insensé lui-même ! quel peuple prospère jamais par la violence et l'injure ? Le vaincu n'est pas seul à plaindre ; le contentement de l'opresseur se convertit en larmes. L'éternelle justice le laisse quelquefois s'égarer jusqu'au bout de sa voie ; mais elle le signale, elle veille, elle attend et le frappe à son heure dernière.

Formés tous à la même image, tous enfants de la même rédemption, en quelque temps, en quelque lieu que nous respirions et rendions notre souffle de vie, nous sommes frères, nous sommes liés par le même pacte. Maudit soit

quiconque le viole, quiconque marche sur la tête du faible et contriste un esprit immortel !
(Mauzoni.)

MŒURS

ET

ANECDOTES SICILIENNES.

Le Sicilien est, comme tout peuple successivement conquis par d'autres peuples, on ne peut plus désireux de la liberté ; seulement, là, comme partout ailleurs, il y a deux genres de libertés, la liberté de l'intelligence, la liberté de la matière : les classes supérieures sont pour la liberté sociale ; les classes inférieures sont pour la liberté individuelle. Donnez au paysan sicilien la liberté de parcourir la Sicile en tout sens, un couteau à sa ceinture et un fusil sur son épaule, et le paysan sicilien sera content ; il veut être indépendant, ne comprenant pas encore ce que c'est que d'être libre.

Donnons une idée de la façon dont le gouvernement napolitain répond à ce double désir.

Il y a à Palerme une grande place qu'on appelle la place du Marché-Neuf ; c'était autrefois un pâté de maisons sillonné de rues étroites et sombres, et habité par une population particulière à peu près comme sont les Catalans à Marseille, et qu'on appelait les *Conciapelle*. De temps immémorial ils ne payaient aucune contribution, et quoiqu'on n'ait aucun document bien positif sur cette franchise, il y a tout lieu de croire qu'elle remonte à l'époque des Vêpres siciliennes, et qu'elle aura été accordée en récompense de la conduite que les *Conciapelle* avaient tenue dans cette circonstance. Au reste, toujours armés ; l'enfant, presque au sortir du berceau, recevait un fusil qu'il ne déposait qu'au moment d'entrer dans la tombe.

En 1822, les *Conciapelle* se levèrent en masse contre les Napolitains, et firent des merveilles ; mais lorsque les Autrichiens eurent remplacé Ferdinand sur le trône, le général Nunziante fut envoyé pour punir les Siciliens de ces nouvelles Vêpres. Les *Conciapelle* lui furent signalés comme les plus incorrigibles patriotes de la ville de Palerme, et il fut décidé que le fouet de la vengeance royale tomberait sur eux.

Si braves que fussent les *Conciapelle*, il n'y

avait pas moyen de se défendre ; il fallut bien se rendre à discrétion. Le premier soin du général Nunzianta fut de leur enlever leurs armés. On chargea trente voitures de fusils, et on exila les Conciapelle hors les murs de Palerme, avec permission d'y rentrer seulement dans la journée pour leurs affaires ; mais avec défense d'y passer la nuit.

Les fêtes de Sainte-Rosalie excitent un grand enthousiasme en Sicile, où le culte des saints est dégénéré en une véritable adoration : chaque ville a son saint de prédilection, pour lequel elle exige que tout étranger ait la même vénération qu'elle. Or, comme les honneurs rendus à ce patron sont quelquefois d'une nature fort étrange, il est en général assez dangereux pour tout homme qui n'entend pas ce patois guttural, criblé de Z et de G, que parle le peuple en Sicile, de se hasarder au milieu de la foule, les jours où les saints sont promenés. Il n'y avait pas long-temps, quand j'arrivais à Syracuse, qu'un Anglais avait été victime d'une erreur commise par lui à l'endroit d'un de ces bienheureux.

L'Anglais était un officier de marine descendu à terre pour chasser dans les environs de la ville d'Auguste. Après cinq ou six heures employées fructueusement à cet exercice, il rentra, son fusil sous le bras, sa carnassière sur le dos, lorsque, tout à coup, au détour d'une rue, il voit venir à lui, avec de grands cris, une foule frénétique trainant sur un tréteau mobile, attelé de chevaux empanachés, et entouré d'un nuage d'encens, le colosse doré de saint Sébastien. L'officier, à l'aspect de cette bruyante procession, se rangea contre la muraille, et curieux de voir une chose si nouvelle pour lui, s'arrêta pour laisser passer le saint ; mais comme il était en uniforme et portant un fusil, son immobilité sembla irrespectueuse à la foule qui lui cria de présenter les armes. L'Anglais n'entendait pas un mot de sicilien, de sorte qu'il ne bougea non plus qu'un terme, malgré l'injonction reçue. Alors le peuple se mit à le menacer, en hurlant l'ordre, inintelligible pour lui, de rendre les honneurs militaires au bienheureux martyr. L'Anglais commença à s'inquiéter de toute cette rumeur, et voulut se retirer ; mais il lui fut impossible de franchir la barrière menaçante qui s'était formée tout autour de lui, et qui, avec des cris toujours croissants et des gestes de plus

en plus animés, lui montraient, les uns son fusil, les autres le saint. Bientôt cependant l'Anglais, qui ne comprend pas que c'est à lui que s'adresse tout cette colere, puisqu'il n'a rien fait pour l'exciter, croit comprendre que c'est le saint qui en est l'objet : il a lu dans la relation de mistress Clarke, que les Italiens ont l'habitude d'injurier et de battre les saints dont ils sont mécontents. Ce souvenir est un trait de lumière pour lui : Saint Sébastien aura commis quelque méfait dont on veut le punir ; comme les démonstrations relatives à son fusil continuent, il croit que, pour contenter cette foule, il n'a qu'à ajouter une balle aux flèches dont le saint est couvert ; en conséquence, il ajuste le colosse et lui fait sauter la tête.

La tête du saint n'était pas tombée à terre, que l'Anglais avait déjà reçu vingt coups de couteau.

Remontons un peu plus haut.

Citons un fait plus extraordinaire.

Il y avait à Messine, vers la fin du dernier siècle, un juge nommé Cambo : c'était un travailleur éternel, un magistrat estimé enfin de tous ceux qui le connaissaient, et auquel on ne pouvait faire d'autre reproche que de prendre la législation qui régissait alors la Sicile par trop au pied de la lettre.

Or, un matin que Cambo s'était levé avant le jour pour étudier, il entend crier à l'aide dans la rue, court à son balcon, et ouvre sa fenêtre juste au moment où un homme en rappait un autre d'un coup de poignard. L'homme frappé tomba mort et le meurtrier qui était inconnu à Cambo, mais dont il eut tout le temps de voir le visage, s'enfuit laissant le poignard dans la plaie.

A cinquante pas plus loin, embarrassé du fourreau, il le jeta à son tour ; puis s'élançant dans une rue transversale, il disparut.

Cinq minutes après, un garçon boulanger sort d'une maison, heurte du pied le fourreau du poignard, le ramasse, l'examine, le met dans sa poche et continue son chemin ; arrivé devant la demeure de Cambo qui était toujours resté caché derrière la jalousie de son balcon, il se trouve en face de l'assassiné. Son premier mouvement est de voir s'il ne peut pas lui porter secours : il soulève le corps et s'aperçoit que ce n'est plus qu'un cadavre. En ce moment, le pas d'une patrouille se fait entendre. Le garçon boulanger pense qu'il va se trou-

ver mêlé comme témoin dans une affaire de meurtre, et se jette dans une allée entr'ouverte ; mais le mouvement n'a point été si rapide qu'il n'ait été vu. La patrouille accourt, voit le cadavre, cerne la maison, où elle croit avoir vu entrer l'assassin : le boulanger est arrêté ; l'on trouve sur lui le fourreau qu'il a trouvé ; on le compare avec le poignard resté dans la poitrine du mort ; gaine et lame s'ajustent parfaitement : plus de doute qu'on ne tienne le coupable.

Le juge a tout vu, l'assassinat, la fuite du meurtrier, l'arrestation de l'innocent, et cependant il se tait, n'appelle personne, et laisse conduire, sans s'y opposer, le boulanger en prison.

À sept heures du matin, il est officiellement prévenu par le capitaine de justice de ce qui s'est passé ; il écoute les témoins, dresse le procès-verbal, se rend à la prison, interroge le prisonnier, inscrit les demandes et les réponses avec la plus scrupuleuse exactitude ; il va sans dire que le malheureux boulanger se renferme dans la dénégation la plus absolue.

Le procès commence : Cambo préside le tribunal ; les témoins sont entendus et continuent de charger l'accusé ; mais la principale charge qui l'accuse, c'est le fourreau trouvé sur lui, et qui s'adapte si parfaitement au poignard trouvé dans la blessure ; Cambo presse l'accusé de toutes les façons, l'enveloppe de ces mille questions dans lesquelles le juge enlace le coupable. Le boulanger nie toujours ; à défaut de témoins, il atteste le ciel, jure ses grands dieux qu'il n'est pas coupable, et cependant grâce à l'éloquence de l'avocat du ministère public, voit s'amasser contre lui une quantité de semi-preuves suffisantes pour qu'on demande l'application de la torture. La demande en est faite à Cambo, qui écrit au dessous de la demande le mot *accordé*.

Au troisième tour d'estrapade la douleur est si forte, que le malheureux boulanger ne peut plus la supporter, et déclare que c'est lui qui est l'assassin.

Cambo prononce la peine de mort.

Le condamné se pourvoit en grâce : le pourvoi est rejeté.

Trois jours après le rejet du pourvoi, le condamné est pendu.

Six mois s'écoulaient. Le véritable assassin est arrêté au moment où il commet un autre meurtre. Condamné à son tour, il avoue alors

qu'un innocent a été tué à sa place, et que c'est lui qui a commis le premier assassinat pour lequel a été pendu le malheureux boulanger.

Seulement, ce qui l'étonne, ajoute-t-il, c'est que la sentence ait été prononcée par le juge Cambo qui a dû tout voir, attendu qu'il l'a parfaitement distingué à travers sa jalousie.

On s'informe auprès du juge si le condamné ne cherche pas à en imposer à la justice ; Cambo répond que ce qu'il dit est l'exacte vérité, et qu'il a été en effet, depuis le commencement jusqu'à la fin, spectateur du drame sanglant qui s'est passé sous sa fenêtre.

Le roi Ferdinand apprend cette étrange circonstance ; il était alors à Palerme. Il fait venir Cambo devant lui.

— Pourquoi, lui dit-il, au fait comme tu l'étais des moindres circonstances de l'assassinat, as-tu laissé condamner un innocent, et n'as-tu pas dénoncé le vrai coupable ?

— Sire, répondit Cambo, parce que la législation est positive : elle dit que le juge ne peut être ni témoin ni accusateur ; j'aurais donc été contre la loi, si j'avais accusé le coupable ou témoigné en faveur de l'innocent.

— Mais, dit Ferdinand, tu aurais bien pu au moins ne pas le condamner.

— Impossible de faire autrement, Sire, les preuves étaient suffisantes pour qu'on lui donnât la torture, et pendant la torture il a avoué qu'il était coupable.

— C'est juste, dit Ferdinand, ce n'est pas ta faute, c'est celle de la torture.

La torture fut abolie et le juge maintenu.

Les deux caractères distinctifs du Sicilien, c'est la bravoure et le désintéressement. Le prince de Butera, qu'on peut citer comme le type du grand seigneur palermitain, donna deux exemples de ces deux vertus dans la même journée.

Il y avait émeute à Palerme : cette émeute était amenée par une crise d'argent. Le peuple mourait littéralement de faim. Or, il s'était fait ce raisonnement, que mieux valait mourir d'une balle ou d'un boulet de canon, l'agonie étant moins longue et moins douloureuse.

De leur côté, le roi et la reine qui n'avaient pas trop d'argent pour eux, ne pouvaient pas acheter du blé et ne voulaient pas diminuer les impôts. Ils avaient donc fait braquer un canon dans chaque rue.

Un de ces canons défendait l'extrémité de la

rue de Tolède, à l'endroit où elle débouche sur la place du Palais-Royal. Le peuple marchait sur le palais, et, par conséquent, marchait sur le canon. L'artilleur, la mèche allumée, se tenait prêt : le peuple avançait toujours ; l'artilleur approche la mèche de la lumière. En ce moment, le prince Hercule de Butera sort d'une rue transversale, et, sans rien dire, sans faire un signe, vient s'asseoir sur la bouche du canon.

Comme c'était l'homme le plus populaire de la Sicile, la foule le reconnaît et pousse des cris de joie.

Le prince fait signe qu'il veut parler ; l'artilleur stupéfait, après avoir approché trois fois la mèche de la lumière sans que le prince ait même daigné s'en inquiéter, l'abaisse vers la terre ; le peuple se tait comme par enchantement ; il écoute.

Le prince lui fait un long discours dans lequel il explique comment la cour même, chassée de Naples, rongée par les Anglais et réduite à son revenu de Sicile, meurt de faim comme le peuple. Il raconte que le roi Ferdinand va à la chasse pour manger, et qu'il a assisté, quelques jours auparavant, à un diner chez le roi, lequel diner n'était composé que de gibier qu'il avait tué.

Le peuple écoute, reconnaît la justesse des raisonnements du prince de Butera, désarme ses fusils, les jette sur son épaule et se disperse.

Ferdinand et Caroline ont tout vu de leurs fenêtres : ils mandent le prince de Butera, lequel à son tour leur fait un discours très sensé sur le désordre du trésor. Alors les deux souverains offrent d'une seule voix au prince de Butera la place de ministre des finances.

—Sire, répondit le prince de Butera, je n'ai jamais administré que ma fortune, et je l'ai mangée.

A ces mots il tire sa révérence aux deux souverains qu'il vient de sauver, et rentre dans son palais de la marine bien plus roi que le roi Ferdinand.

Il y a dans le monde entier peu de pays aussi pauvres et aussi malheureux que la Sicile.

Par suite de cette pauvreté, absence d'art, de littérature, de commerce, et par conséquent de civilisation.

... J'ai dit quelque part qu'en Sicile ce n'étaient point les aubergistes qui nourrissaient les voyageurs ; mais, bien au contraire, les voya-

geurs qui nourrissaient les aubergistes. Cet axiome, qui au premier abord peut paraître paradoxal, est cependant l'exacte vérité. Les voyageurs mangent ce qu'ils apportent, et les aubergistes se nourrissent des restes.

Il en résulte qu'une des branches les moins avancées de la civilisation sicilienne est certainement la cuisine. On ne voudrait pas croire ce que l'on vous fait manger dans les meilleurs hôtels sous le nom de mets honorables et connus, mais auxquels l'objet servi ne ressemble en rien, du moins pour le goût. J'avais vu, à la porte d'une boutique, du boudin noir, et en rentrant à l'hôtel, j'en avais demandé pour le lendemain. On me l'apporta paré de la mine la plus appétissante, quoique son odeur ne correspondit nullement à celle à laquelle je m'attendais. Comme j'avais déjà une certaine habitude des surprises culinaires qui vous attendent en Sicile à chaque coup de fourchette, je ne goûtai à mon boudin que du bout des dents. Bien m'en prit : si j'avais mordu dans une bouchée entière je me serais cru empoisonné. J'appelai le maître d'hôtel.

—Comment appelez-vous cela ? lui demandai-je en lui montrant l'objet qui venait de me causer une si profonde déception.

—Du boudin, me répondit-il.

—Vous en êtes sûr ?

—Parfaitement sûr ?

—Mais avec quoi fait-on le boudin à Palerme ?

—Avec quoi ? pardieu ! avec du sang de cochon, du chocolat et des concombres.

Je savais ce que je voulais savoir, et je n'avais pas besoin d'en demander davantage.

Je présume que les Palermitains auront entendu parler un jour, par quelque voyageur français, d'un certain mets qu'on appelait du boudin, et que, ne sachant comment se procurer des renseignements sur une combinaison si compliquée, ils en auront fait venir un dessin de Paris.

C'est d'après ce dessin qu'on aura composé le boudin qui se mange aujourd'hui à Palerme.

ALEXANDRE DUMAS.

(Presse.)

Québec, 22 Août, 1844.

Nous sommes forcé de remettre à jeudi prochain l'envoi de la partie musicale de notre feuille. Les huit pages que nous devons donner aujourd'hui sont prêtes, mais comme le morceau de musique que nous publions n'est pas fini à la huitième page, nous avons cru plus convenable d'en retarder l'envoi jusqu'à ce qu'il soit complété. Nos abonnés recevront donc douze pages de musique avec le prochain numéro. Nous commencerons Jeudi prochain la publication d'une NOUVELLE CANADIENNE intitulé,

“ LA FILLE DU BRIGAND. ”

Cette nouvelle qui a le mérite de l'intérêt local, est de la plume de PIETRO, avec lequel nos lecteurs ont déjà fait connaissance.

Le Concert de Mr. Sauvageau, que nous avons annoncé dans notre dernier numéro à eu lieu Lundi dernier dans le salon de l'Hôtel d'Albion. Nous ajouterons peu de choses aux éloges mérités que tous les journaux se sont plus à accorder à Mr. Sauvageau en cette occasion. Nous avons remarqué surtout la “ Cavatine de l'opéra de Tancredi, par Rossini, ” exécuté avec goût par quatre musiciens seulement. Le chant a été bien exécuté ; il est fâcheux seulement que les basses aient été trop faibles.

La première partie a été terminée par un solo sur violon exécuté par Flavien Sauvageau, jeune enfant de treize ans seulement, auquel nous pouvons prédire la destinée la plus brillante. Les bravos réitérés dont il a été accueilli en cette circonstance se reportaient sur Mr. Charles Sauvageau son père qui l'a formé lui-même à l'exercice de l'art agréable.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LE MENESTREL paraît tous les Jeudis. Il se compose de vingt pages, grand octavo, dont seize sont exclusivement consacrées à la partie Littéraire, et les quatre dernières à la Musique. L'année sera divisée en trois volumes, dont deux de Littérature, de 416 pages chaque, et un de Musique, de 208 pages.

Les conditions sont, outre les frais de poste, de TROIS PIASTRES par année, payable par semestre et d'avance. Cette dernière condition est de rigueur. On ne peut souscrire pour moins d'une année.

Toutes communications doivent être adressées, franchises de port, à PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires, Bureau, à l'encoignure des Rues du Parloir et des Jardins, vis-à-vis la Chapelle des Dames Ursulines, Haute-Ville.

Les Messieurs suivants qui ont bien voulu se charger de l'Agence du Ménestrel, sont autorisés à recevoir les noms des souscripteurs, à percevoir le montant de l'abonnement, et à en donner des reçus en conséquence.

M. M.	G. N. Gosselin,	- - - - -	Au Bureau de l'Aurore, Montréal.
	J. Bte. Saint-Denis,	- - - - -	Saint-Hyacinthe.
	Louis Berlinguet,	- - - - -	Boucherville.
	H. Garneau,	- - - - -	Rivière du Loup (en haut).
	Antoine Bureau,	- - - - -	Trois-Rivières.
	Louis Balté,	- - - - -	Deschambault.
	Wolfred Launière,	- - - - -	Saint-Michel.
	George Tanguay,	- - - - -	Saint-Gervais.
	George Couillard, E. D.	- - - - -	Saint-Thomas.
	T. Chapais, N. P.	- - - - -	Rivière-Ouelle.
	Horace Pinet, N. P.	- - - - -	Kamouraska.
	Cléophe Cimon, N. P.	- - - - -	Malbaie.
	Arthur Chamberland, N. P.	- - - - -	Rivière du Loup (en bas).
	J. B. Beaulieu, N. P.	- - - - -	Kakouna.

PLAMONDON et CIE., Rédacteurs-Propriétaires.

Imprimé par STANISLAS DRAPEAU et Cie., Bureau de l'Artisan et du Ménestrel.